

La guerre en action Rossignol-St-Vincent (fin)

Autor(en): **Grasset, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **77 (1932)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA GUERRE EN ACTION

Rossignol-St-Vincent

(Fragments) ¹.

CHAPITRE VI. ²

LA XXII^e BRIGADE ALLEMANDE ATTAQUE LA FERME DU CHENOIS ET SAINT-VINCENT.

Nous avons laissé, à *midi*, l'attaque de la XXII^e brigade allemande sur *Saint-Vincent*, amorcée par le 51^e régiment, tandis que le 11^e grenadiers franchissait à gué la *Semoy*.

La mission de cette brigade était si difficile, que si elle eût trouvé en face d'elle des effectifs quelque peu considérables, elle aurait certainement échoué.

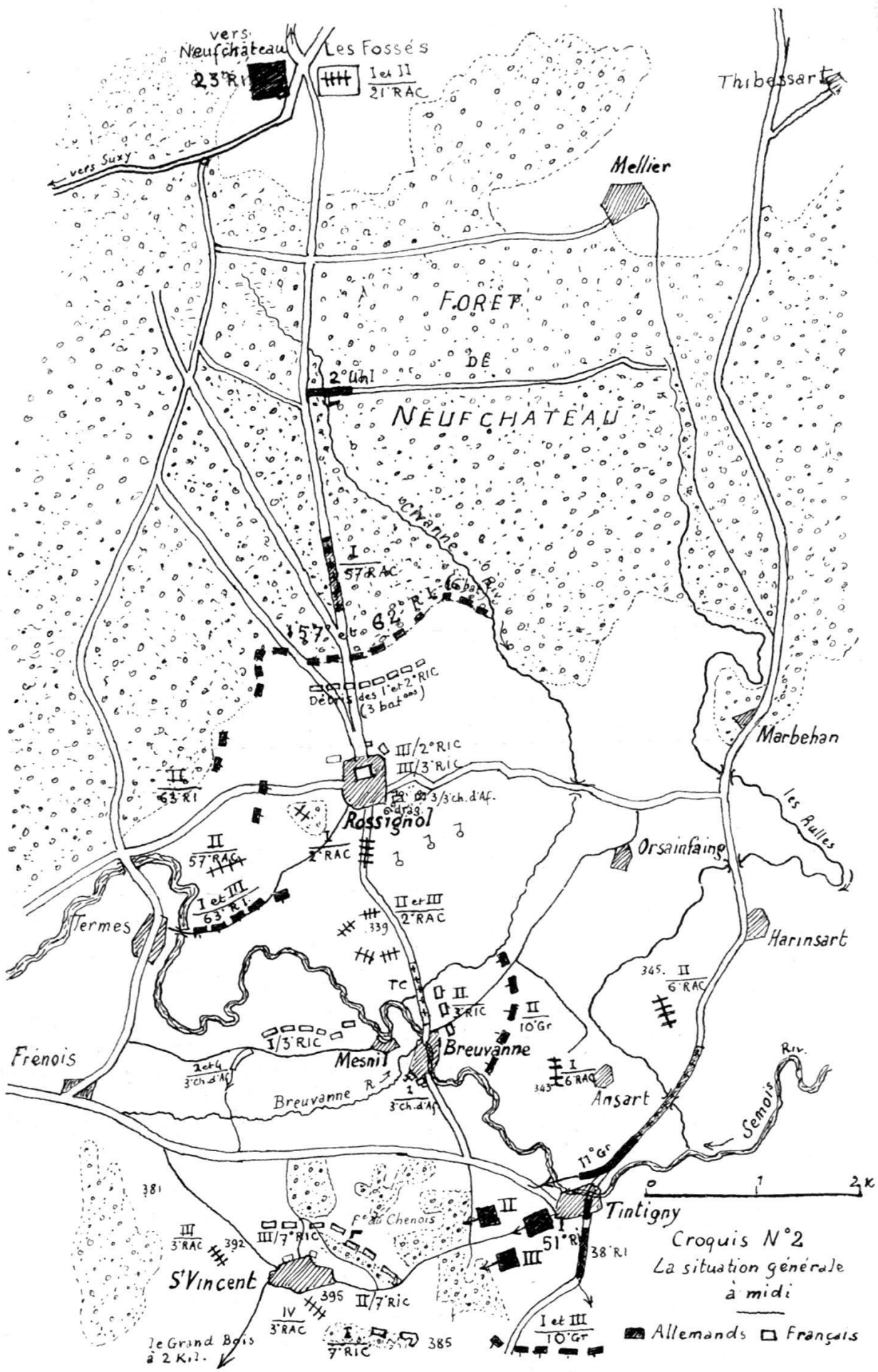
La marche d'approche était entièrement couverte, il est vrai, par un bois, depuis la sortie ouest de *Tintigny* jusqu'à 300 mètres du mamelon de la *ferme du Chenois* ; même les couverts se prolongeaient vers le nord et vers le sud, permettant l'enveloppement complet de cette position, Mais le bois était d'accès très difficile et en outre le terrain était en pente descendante assez accusée jusqu'au pied du mamelon qu'occupaient les Français, de sorte qu'il était, sur toute sa longueur, soumis aux vues et aux feux fichants de l'ennemi... Tout passage dans une clairière — et ces passages étaient obligés — devait donc être aperçu et salué de salves.

A la sortie du bois, un glacis de 300 mètres à franchir

¹ Voir *Revue militaire suisse*, février 1932.

Extraits de l'ouvrage : *La guerre en action. Surprise d'une division. Rossignol-Saint-Vincent* (22 août 1914) qui va paraître. (Berger Levrault, éditeur, Paris.)

² Les différentes phases du combat décrit dans le présent extrait peuvent être suivies sur les croquis 2 et 3. (Réd.)



pour aborder le défenseur qui occupait une position dominante.

Enfin, dans cette région boisée, l'action de l'artillerie, autant pour l'attaque que pour la défense, ne pouvait être que peu efficace.

Action du 51^e régiment. — Le colonel Rashov a poussé 2 bataillons en première ligne : le II^e bataillon au nord et le III^e bataillon au sud du chemin *Tintigny—Saint-Vincent*, axe de l'attaque. Chacun de ces bataillons ne dispose que de 3 compagnies, la 5^e et la 9^e ayant été détachées en flanc-garde, vers *Breuwanne*.

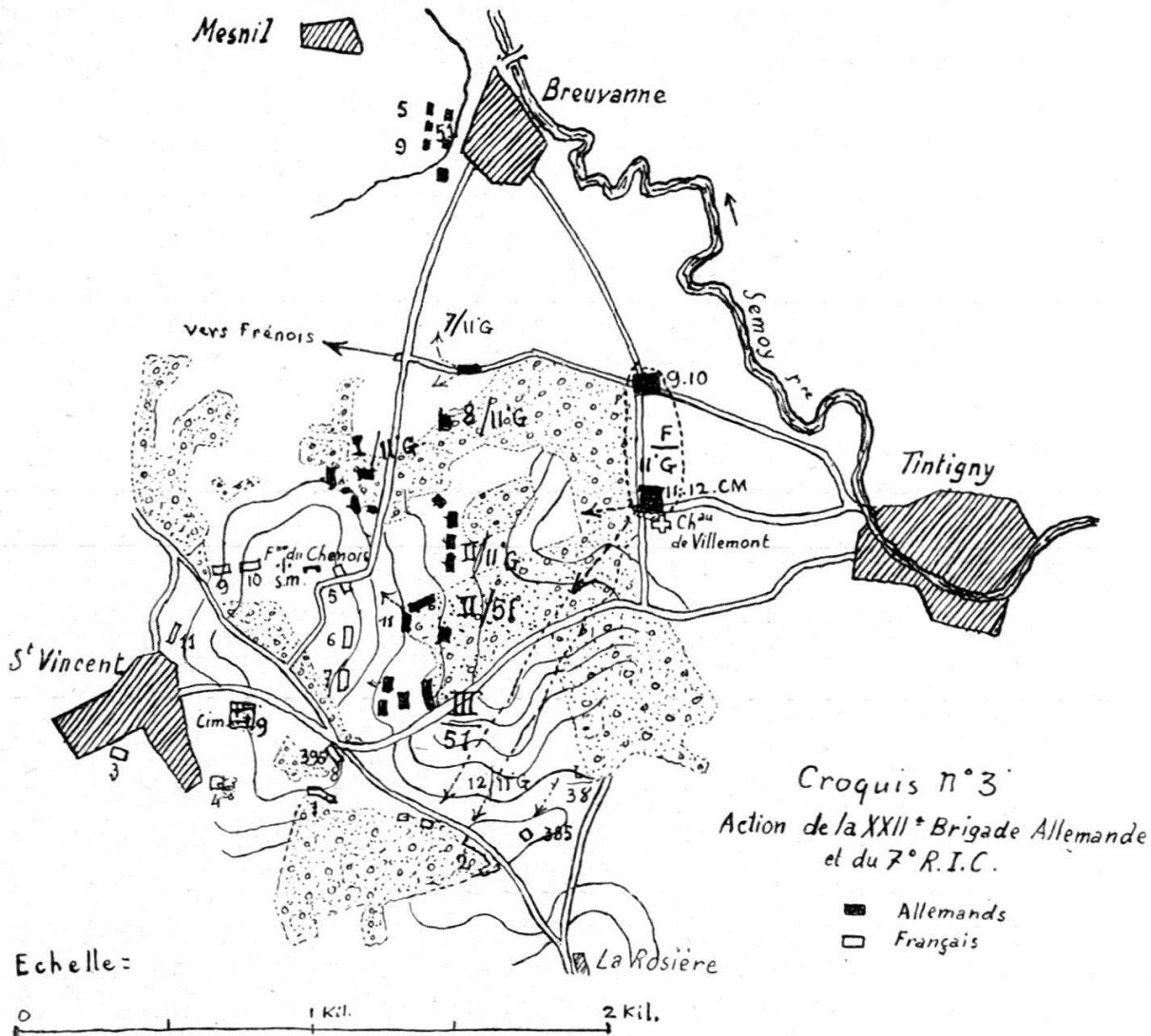
Dans ces fourrés, la progression est difficile, et bien que dirigée à la boussole, elle suit un peu la direction des chemins. De sorte que le III^e bataillon, dont la droite était appuyée au chemin *Tintigny—Saint-Vincent*, va se trouver désaxé vers le sud et s'éloigner du II^e bataillon qui marchait plus rigoureusement à la boussole sur la *ferme du Chenois*.

S'apercevant du vide qui s'ouvre entre ses deux bataillons de première ligne, le colonel Rashov y pousse son I^{er} bataillon. Il retient en même temps en deuxième ligne la 7^e compagnie du II^e bataillon, qui, étant donnée l'orientation de la lisière du bois, oblique par rapport à la direction de marche, allait être obligée de progresser en terrain découvert. Ainsi le II^e bataillon, qui a déjà détaché sa 5^e compagnie, va se trouver réduit aux 6^e et 8^e.

Action du 11^e grenadiers. — Le lieutenant-colonel von Funke, qui a laissé son bataillon de fusiliers et sa compagnie de mitrailleuses à la disposition du commandant de la brigade, engage en profondeur les deux bataillons qui lui restent. Le II^e bataillon est poussé en avant, dans la zone comprise entre les chemins conduisant de *Tintigny* au *château de Villemont* et à *Frénois* ; le I^{er} bataillon est gardé en soutien.

Dans le II^e bataillon, à droite, la 8^e compagnie prend comme axe de mouvement le chemin *Tintigny—Frénois* ; à gauche, la 5^e, le chemin du *château de Villemont*. La 6^e s'étale entre les 5^e et 8^e. Quant à la 7^e, elle semble avoir été détachée en flanc-garde à droite, mais rien ne permet de l'affirmer. Ce qui est certain seulement, c'est que mal orientée, elle a marché droit sur *Breuwanne*.

Les chemins suivis par les compagnies de première ligne vont en divergeant, de sorte que très vite, le II^e bataillon se trouve s'étaler largement et l'intervalle entre les 5^e et 8^e augmenter à tel point que la 6^e n'est bientôt plus en mesure de le combler.



De quoi d'ailleurs, le lieutenant-colonel Funke s'étant aperçu, il n'hésite pas à pousser en avant son I^{er} bataillon.

A 14 heures, le 11^e grenadiers était arrivé à hauteur du 51^e d'infanterie et même sa 5^e compagnie était mélangée au II^e bataillon de ce régiment.

La XXII^e brigade arrêtée à la lisière des bois.

La marche d'approche se poursuit difficilement, à cause de l'épaisseur des taillis, mais sans pertes jusqu'à la lisière

du couvert. Cette lisière présente trois saillants qui encerclent la *ferme du Chenois*.

A travers les fourrés, le III^e bataillon du 51^e se glisse dans celui du sud, bordant la route *Tintigny—Saint-Vincent*. Le I^{er} bataillon et les 5^e et 6^e compagnies du II^e bataillon de ce régiment, un peu mélangés avec le II^e bataillon du 11^e grenadiers, vont occuper le fossé du second. Le I^{er} bataillon du 11^e grenadiers et la 8^e compagnie du II^e gagnent le troisième saillant et s'infiltrèrent le long de la lisière, de manière à déborder la *ferme du Chenois* par le nord.

Ainsi l'attaque dispose d'une base de départ, à des distances du mamelon du *Chenois* variant de 200 à 300 mètres. Mais là, pour le moment, s'arrête le succès des Allemands, car, aussitôt qu'ils essaient de déboucher du couvert, un feu violent d'infanterie les accueille et les oblige à s'y terrorer. Même, à cause de la position dominante des Français, les feux de ces derniers plongent dans les tranchées que creusent les assaillants, si profondes soient-elles.

A 14 h. 30, l'offensive de la XXII^e brigade est enrayée et toute la première ligne, clouée au sol, est réduite à répondre au feu par le feu. Le commandement doit faire appel à de nouveaux moyens.

L'artillerie de la XI^e division allemande.

Le 6^e régiment d'artillerie de campagne avait pourtant reçu mission de soutenir l'attaque de la XXII^e brigade sur la *ferme du Chenois* et sur *Saint-Vincent*. L'incendie de *Tintigny*, et l'effroyable encombrement du pont, qui en fut le résultat, le mirent dans l'impossibilité de franchir la *Semoy*.

Du mamelon 343, à l'ouest d'*Ansart*, le I^{er} groupe voyait cependant, à 2.500 mètres, le mamelon de la *ferme du Chenois*, dominant sa ceinture boisée, mais il n'était qu'imparfaitement orienté sur la situation de ce côté.

Aussi, après avoir, vers *midi 30*, tiré quelques coups de canon sur cette région, il cessa le tir, pour ne pas atteindre des troupes amies. Si ce tir eût continué, nul doute que les défenseurs du *Chenois* en eussent été grandement incom-

modés. Le débouché de la XXII^e brigade hors du bois en eût été rendu plus facile et moins coûteux.

En revanche, un objectif certain se présentait à ce groupe, autour de *Mesnil* et du pont de *Breuvanne* qu'encombraient des voitures et des troupes et le feu qui fut ouvert sans hésitation sur cette région fut des plus efficaces. On peut même dire qu'il fut décisif, puisque le pont de la *Semoy* en fut rendu définitivement impraticable — au point qu'on l'a cru détruit. Et de ce fait, la 3^e division coloniale fut bien coupée en deux tronçons qui ne se rejoignirent jamais, en même temps que les troupes combattant au nord de la *Semoy* furent privées de munitions. Un pareil résultat était évidemment d'importance, mais il ne répondait pas à la mission qu'avait reçue le groupe.

A *midi 30*, cependant, le colonel von Zglinicki, commandant le régiment, constatant les résultats obtenus par son I^{er} groupe, prescrivit au II^e groupe d'aller prendre position à côté de lui, pour renforcer son action.

Ce groupe ne trouva, pour s'installer, d'autre emplacement qu'un vallon plat, à 1.000 mètres au nord-est de *Mesnil*, en avant et à droite du I^{er} groupe. Là, le major von Mellen-thyn, qui le commandait, constata qu'il était encore dans l'impossibilité d'appuyer l'attaque de la *ferme du Chenois*, car cette région lui était en grande partie cachée par des bois et par des hauteurs. Par contre, la région du nord était largement ouverte devant lui et c'est sur *Rossignol* et ses abords qu'il ouvrit le feu. On savait la XII^e division arrêtée de ce côté ; une intervention mettant en difficulté les défenseurs du village n'y pouvait être que très opportune.

Ainsi, tout le 6^e régiment d'artillerie était réuni à l'ouest d'*Ansart*, à 1.000 mètres à peine de la route *Rossignol—Breuvanne*, où se trouvaient des troupes ennemies de toutes armes. Pour protéger les canons, le colonel von Kleinschmitt détacha de ce côté la 1^{er} compagnie du 10^e grenadiers, laquelle se déploya en avant des pièces et se mit en devoir, elle aussi, de tirer sur la colonne française.

Mais le feu attire le feu et des balles ne tardèrent pas à arriver de la route. Il y eut des pertes. Le commandant du

1^{er} groupe, blessé au bras, n'en conserva pas moins son commandement.

Le 7^e régiment d'infanterie coloniale sur le plateau de la ferme du Chenois.

Nous avons laissé, à *midi*, le 7^e colonial alerté à *Saint-Vincent*.

Le bataillon Sévignac (1^{er}) est employé tout entier. Les compagnies Kauffmann (1^{re}) et Delpy (2^e), avec la section de mitrailleuses Charbonneau, occupent les lisières nord et est du bois séparant *Saint-Vincent* de *Bellefontaine*. Elles y sont en présence d'éléments du 38^e régiment allemand lancé à l'attaque de *Bellefontaine*.

La compagnie Dasque (4^e) est dans un boqueteau à l'est de *Saint-Vincent*, à la disposition du colonel Lenfant, commandant l'artillerie de corps.

La compagnie Dario (3^e) est dans *Saint-Vincent*, à la disposition du colonel Mazillier, commandant le régiment.

Du bataillon Savy (2^e), la compagnie Delfand (5^e) va vers la ferme du *Chenois* et la compagnie Bordesoulle (8^e), sur la route de *Tintigny*, pour appuyer les compagnies Kauffmann et Delpy.

Or, à *13 heures*, ni la compagnie Delfand (5^e), ni la compagnie Bordesoulle (8^e), ne peuvent dépasser la crête vers le nord-est, que domine la *ferme du Chenois*. A peine leurs éclaireurs sont-ils parvenus sur cette crête, que des balles ont sifflé, se changeant en rafales dès que les gros sont apparus.

Les deux compagnies ont dû se déployer pour éviter d'être décimées et sans rien savoir de l'ennemi, si ce n'est qu'il tient la lisière des bois au nord-est, à l'est et au sud-est de la *ferme du Chenois*.

La section de mitrailleuses Fox vient tout de suite s'établir entre les deux compagnies et brûle quelques bandes mais son appui est surtout moral, car dans ces champs d'avoine qui ondulent à perte de vue, on n'aperçoit que des objectifs insaisissables et fugitifs.

Partout, on sent que l'ennemi est en forces et qu'il cherche à s'infiltrer. Donc, le commandant Savy juge nécessaire de

combler, par ses deux compagnies réservées, le vide trop grand qui existe entre les 5^e et 8^e. Il porte ces deux compagnies en ligne et rend compte au colonel Mazillier que tout son bataillon est déployé devant un ennemi nettement supérieur en nombre et cherchant à déborder ses deux flancs.

Quand il reçut ce compte rendu, le colonel était à la lisière nord-est de *Saint-Vincent*, observant à la jumelle la région du nord, où l'artillerie et les mitrailleuses allemandes faisaient rage.

Justement, le bataillon Bernard (3^e) avait achevé de remplir la mission qui lui avait été assignée, de fouiller les bois à l'ouest de *Saint-Vincent*, et le commandant venait rendre compte au colonel que les trois compagnies restant de son bataillon, amputé de la 12^e depuis le matin, étaient disponibles.

Des obus éclataient très haut, laissant tomber une pluie de balles mortes sur l'agglomération et sur l'artillerie arrêtée près de *Saint-Vincent*. Des balles, rasant les crêtes, sillonnaient la rue principale du village et frappaient quelquefois. Il y avait des blessés.

Le colonel met le commandant Bernard au courant de la situation du régiment et de ce qu'il sait de l'ennemi, et lui prescrit de se tenir prêt à agir. Le commandant retourne donc à son bataillon et se met en devoir de le grouper à l'abri des maisons.

Quelques minutes plus tard, vers 13 h. 30, le lieutenant-colonel Dudouis lui portait l'ordre de faire avancer deux compagnies et d'en laisser une en réserve de régiment. La compagnie Bourg (9^e), la compagnie Arnould (10^e) et la section de mitrailleuses Vincent se portent donc à la sortie nord du village, et la compagnie Milot (11^e) reste en réserve.

Il s'agit d'assurer la défense de *Saint-Vincent* : une compagnie au cimetière ; c'est la compagnie Bourg qui est chargée de ce service, et une compagnie sur le mamelon 394, mission qui échoit à la compagnie Arnould (10^e).

Mais pendant l'exécution de ces mouvements, voici que des balles arrivent du nord par rafales. L'ennemi se serait-il glissé aussi dans les boqueteaux qui entourent *Saint-Vincent* de ce côté ?...

Contre-ordre. Une section de la 9^e ira seule au cimetière. Le commandant Bernard, avec la 10^e, trois sections de la 9^e et sa section de mitrailleuses, ira s'assurer la possession de ces boqueteaux, et en chasser l'ennemi, s'il y est installé.

Mission assez vague, d'ailleurs. Les boqueteaux qu'il s'agit d'occuper tiennent tout l'horizon...

N'importe. En ligne de sections par quatre, couverte par des patrouilles, la compagnie Arnould (10^e) se hâte vers le nord. La compagnie Bourg (9^e), avec ses trois sections, marche en échelon refusé à sa gauche.

Mais les balles, venant de la crête au nord-est, prennent nos sections en écharpe. Les compagnies se déploient largement, prises à partie aussi par l'artillerie dont les obus l'encadrent... On marche quand même, mais les pertes deviennent sensibles.

Les boqueteaux sont franchis et au delà, la compagnie Arnould (10^e) atteint la crête, d'où l'on aperçoit, à droite, à 400 ou 500 mètres, la *ferme du Chenois*. La compagnie Bourg (9^e) vient à sa gauche.

Chacune des deux compagnies a deux sections en ligne, le commandant Bernard ayant chargé le capitaine Arnould d'organiser une position de repli, sur le plateau en arrière, avec deux sections de chaque compagnie.

Front trop large : 700 mètres environ pour quatre faibles sections et une section de mitrailleuses qui ne trouve pas à s'employer. Des balles arrivent de toutes les directions. On ne sait rien ni de la situation, ni de l'ennemi. Enfin les pertes deviennent si graves qu'il faut se replier derrière la crête militaire et chercher là une position où l'on s'abrite dans des trous de tirailleurs creusés en hâte.

Le soleil surchauffe les avoines. Depuis plus de trente-six heures, on n'a pu que grignoter quelques conserves ; on n'a pas dormi depuis deux nuits. La fatigue est écrasante et la soif intolérable. Or, une rude bataille s'annonce alors qu'on se croyait à 50 kilomètres de l'ennemi et qu'on allait cantonner à *Neufchâteau*. Mais au fait, où est donc l'avant-garde ?... Tout le monde croit rêver.

Le colonel Rashov, commandant le 51^e régiment allemand, demande des renforts.

Ainsi, à 14 h. 30, 5 bataillons allemands : les I^{er}, II^e et III^e du 51^e et les I^{er} et II^e du 11^e grenadiers, sont immobilisés à la lisière des petits bois entourant le mamelon de la *ferme du Chenois*, que défendent les 4 compagnies du bataillon Savy (2^e) et les 9^e et 10^e compagnies du bataillon Bernard (3^e), du 7^e colonial.

Les Français ont des munitions et le moral est excellent chez eux, en dépit de la fatigue. Le colonel Mazillier a été informé par un capitaine de l'état-major du corps d'armée que la 2^e division coloniale, en ce moment à *Jamoigne*, va intervenir très incessamment, et il s'est empressé de communiquer cette bonne nouvelle, qui a été accueillie avec satisfaction.

Du côté allemand, sentant l'attaque irrémédiablement enrayée, le colonel Rashov a demandé des renforts. Le colonel Seydel, commandant la XXII^e brigade, disposait encore du bataillon de fusiliers du 11^e grenadiers et d'une compagnie de mitrailleuses. Les 9^e et 10^e compagnies du bataillon de fusiliers étaient au carrefour des chemins *Tintigny—Chenois* et *Tintigny—Breuvanne* ; les 11^e et 12^e compagnies et la compagnie de mitrailleuses, au *château de Villemont*.

Les 11^e et 12^e compagnies et la compagnie de mitrailleuses sont immédiatement mises à la disposition du colonel Rashov et dès 15 heures, ces renforts entraient en ligne. La 12^e compagnie prolongeait le front du III^e bataillon du 51^e, face au bois séparant *Saint-Vincent* de *Bellefontaine* ; la 11^e compagnie et la compagnie de mitrailleuses venaient s'intercaler au centre du dispositif, entre les I^{er} et II^e bataillons du 51^e, au saillant du bois, face à la *ferme du Chenois*.

Par là, l'écrasante supériorité des feux de l'assaillant se trouvait encore accentuée et la situation de la défense, sur ce point délicat de la gauche du bataillon Savy, rendue encore plus difficile.

La résistance française.

a) *Au centre.* — Sous ce feu infernal, le bataillon Savy (2^e) est très éprouvé, et plus particulièrement la compagnie Del-

fand (5^e) qui se trouve dans le champ de tir des mitrailleuses. Le capitaine Delfand, les lieutenants de Santis et Mounier sont tués ; les débris de cette unité : à peine une trentaine d'hommes valides, continuent la lutte, sous le commandement du sous-lieutenant de réserve Battini.

La compagnie Ranc (6^e) est très éprouvée aussi. Elle a perdu une centaine d'hommes et parmi eux les lieutenants Blanc et Couënon, tués. Le sous-lieutenant de réserve Audy y reste seul officier, avec le capitaine.

A la 7^e, les pertes sont moindres, mais le capitaine de la Chapelle est tué.

En face, nous savons seulement, d'après les historiques, que malgré l'intervention de la compagnie de mitrailleuses qui se dépensa sans compter, la lutte fut dure et que toute velléité d'assaut fut sévèrement arrêtée. Nous savons aussi que de très nombreuses tombes allemandes ont jalonné cette lisière de bois, le lendemain de la bataille, entre autres, celles du lieutenant Kräusel, de la 2^e compagnie du 51^e et du lieutenant Reizenstein, de la compagnie de mitrailleuses.

b) *A droite.* — Nous avons vu que la situation s'était révélée dangereuse, à partir de 11 h. 30, devant le bois occupé par les compagnies Delpy (2^e) et Kauffmann (1^{er}), par la section de mitrailleuses Charbonneau et par un détachement du 147^e. Il avait même fallu abandonner les positions avancées de 395, de 385 et du poste face à la *Rosière* et les unités avaient dû être repliées sur la lisière des couverts.

Mais là, elles tenaient sous leur feu les crêtes en avant d'elles et toute tête émergeant des avoines du mamelon 385 était immédiatement saluée par une rafale.

Même, plus loin, à 800 mètres, les nôtres ont aperçu des lignes de tirailleurs *feldgrau* progressant vers *Bellefontaine*. Tirailleurs et mitrailleurs ont pris ces lignes pour objectif et leur ont causé des pertes. Un moment, un groupe de mitrailleurs allemands, portant leurs machines à bras, s'est montré à découvert, à 800 mètres, devant la section Huret. Une salve a abattu tous ces hommes.

Le capitaine Delpy a l'impression que sur cette partie du champ de bataille, les Allemands sont un peu désorientés

et surpris de recevoir des feux de la lisière des bois. Il a aussi celle d'un glissement vers la droite de sa position, comme si l'ennemi ne voulait pas l'attaquer... Impressions tout à fait exactes d'ailleurs. Il s'agit ici du 38^e régiment d'infanterie, dont l'objectif est *Bellefontaine*, et qui, dans sa progression, prête le flanc à la compagnie Delpy et s'abrite mal de ce côté, parce qu'il n'y soupçonnait pas un danger...

Vers 15 h. 30, la situation paraît tellement favorable ici que le capitaine Delpy songe à une offensive, pour se donner un peu plus d'air et dans ce but, il demande quelques renforts. Mais le colonel lui fait répondre que tout le régiment est engagé et qu'il n'a à compter que sur ses seuls moyens.

Le capitaine décide tout de même de réoccuper le mamelon 385. Il en donne l'ordre au lieutenant Huret, dont la section se porte immédiatement en avant, sous la protection du feu de ses voisines.

Et voici ce qu'écrivit le capitaine Delpy :

« Cette section avait parcouru environ 50 mètres, lorsque brusquement, toute sa gauche, arrivée à proximité de la crête, se terre sans tirer. Le capitaine s'étant porté à sa hauteur, voit quelques blessés qui se replient en rampant, tandis que les autres hommes restent couchés, morts, blessés ou glacés d'épouvante et en tout cas, ne répondant pas à mes commandements. Le lieutenant, mort ou blessé, a disparu. Immédiatement derrière la crête, et en contrebas du côté gauche, une ligne serrée de tirailleurs allemands est couchée à moins de 50 mètres des nôtres et tire sur eux... Les survivants, valides ou blessés de la section Huret, sont repliés sur la lisière. »

C'est là l'intervention de la 12^e compagnie du 11^e grenadiers entraînant en avant le III^e bataillon du 51^e.

D'ailleurs, cette attaque non plus ne dépassa pas la crête où elle fut fauchée par les feux de la lisière. Mais le long de cette lisière, la situation allait devenir fort difficile, sous la grêle de balles d'un ennemi prudent, manœuvrier et manifestement très supérieur en nombre.

c) *A gauche*. — Sa droite non loin de la *ferme du Chenois*, sa gauche aux petits bois au nord de *Saint-Vincent*, le commandant Bernard tient un front de 700 mètres avec les compagnies

Bourg (9^e), Arnould (10^e) et la section de mitrailleuses Vincent, qui protège sa droite, à 300 mètres de la ferme.

Il a rendu compte de cette situation et le colonel a remis à sa disposition la compagnie Milot (11^e) qui vient étayer la mince ligne, en arrière et à gauche. En effet, un ennemi insaisissable, que l'on devine plus qu'on ne le voit, se glisse par les bois, le long du front, pour venir déborder la gauche ; on le sent à de multiples indices qui n'attirent pas un coup de fusil... Nous savons qu'il y a là tout le 1^{er} bataillon et la 8^e compagnie du 11^e grenadiers : une troupe d'élite d'un effectif deux fois plus fort que celui dont dispose le commandant Bernard.

C'est dans ces circonstances, vers 14 heures, que le lieutenant-colonel Dudouis vient demander des renforts au commandant pour étayer la 5^e compagnie, qui serait près de céder...

Evidemment, ici, le danger n'est pas immédiat, mais la menace est certaine. Dans moins d'une heure, on sera débordé et alors, avec quoi fera-t-on face à un assaut ? — N'importe, on verra. En attendant, il faut, à tout prix, conjurer la crise là-bas, et décrochant de-ci, de-là une escouade, le commandant réunit une trentaine d'hommes, que le lieutenant-colonel conduit à la 5^e.

Or, devant le bataillon Bernard, la situation s'aggrave de minute en minute. Des patrouilles ennemies se sont glissées dans un boqueteau à 250 mètres à l'ouest de notre ligne de tirailleurs et par là, la prennent d'enfilade.

A 400 mètres plus à l'est, un plateau, coté 392, domine. L'ennemi y est à 15 h. 30 et son feu devient extrêmement meurtrier. Pour y faire face, il faut chercher trois ou quatre groupes dans la ligne même des tirailleurs déjà engagée pour son propre compte. Car la compagnie Milot (11^e) a dû se déployer, et elle est près d'être débordée ; les deux sections réservées de la 10^e, elles aussi, sont en ligne.

Les pertes sont sensibles. A la 10^e, le capitaine Arnould et le lieutenant Vonau sont tombés à la même minute, tous les deux, mortellement frappés. Il ne reste plus d'autre gradé à la section Vonau qu'un vieux sergent réserviste qui hésite sur ce qu'il doit faire. Le soldat de 1^{re} classe Rousseau se lève

et prend, avec autorité et maîtrise, le commandement de cette section.

Le lieutenant Vincent, qui commande la section de mitrailleuses, à l'extrême droite, est tué, lui aussi. Le sergent Baup, déjà blessé, le remplace immédiatement et continue à diriger le feu qui n'est pas interrompu...

A la 9^e, le lieutenant Bissey est tué ; à la 11^e, le lieutenant Ripault et le lieutenant de réserve Lemoine.

Autour du commandant Bernard, les rafales de mitrailleuses fauchent, l'un après l'autre, tous les agents de liaison, de sorte que la communication des ordres et des comptes rendus devient difficile. Un agent de liaison, chargé d'un pli, est atteint de quatre balles, sous les yeux du commandant ; le caporal fourrier Grèze, envoyé au colonel pour chercher des instructions, réussit à partir mais ne revient pas.

A 16 heures, le commandant ne peut espérer de conclusion plus favorable à cette terrible affaire, qu'une retraite des survivants, quand la nuit sera venue, pourvu que l'on puisse tenir jusque-là...

Le colonel Mazillier prend des dispositions pour assurer le repli de son régiment.

Ainsi, dès 15 h. 30, aucune troupe n'était plus disponible derrière la mince ligne des 10 compagnies du 7^e colonial qui résistait à l'effort de 5 bataillons et demi, appuyés par 2 compagnies de mitrailleuses.

La gauche était débordée et il avait fallu envoyer de ce côté la compagnie Dario (3^e), dernière réserve du régiment. Le centre était vivement pressé ; sous les feux violents des mitrailleuses, sa situation empirait à chaque instant et pouvait très vite devenir irrémédiable.

Seule, la droite tenait encore ferme et permettait une manœuvre.

Cette manœuvre, le colonel Mazillier jugea le moment venu de la tenter et de se servir de sa droite pour préparer l'installation du régiment sur la ligne 371-387, à l'ouest de *Prouvy*.

A 15 h. 45, l'ordre était expédié aux compagnies Kauffmann (1^{re}) et Delpy (2^e) ainsi qu'à la section de mitrail-

leuses Charbonneau, de rompre le combat par échelons et de se replier sur la position désignée, en maintenant l'ennemi le plus longtemps possible.

Le 7^e régiment est refoulé du mamelon de la ferme du Chenois.

Or, à 16 heures, voyant s'éterniser la lutte et craignant que, sans appui d'artillerie, ses bataillons ne viennent pas à bout de la résistance française, le colonel Rashov a appelé des canons.

Le 6^e régiment d'artillerie, qui devait appuyer l'attaque, est resté sur la rive nord de la Semoy et il n'existe aucune liaison avec lui. Mais le 42^e régiment d'artillerie est là, dont la mission est d'appuyer l'action de la XXI^e brigade sur Bellefontaine.

Le colonel Rashov voit le lieutenant-colonel von Heimbürg, commandant ce régiment et lui demande son aide, que celui-ci, en bon camarade de combat, lui accorde.

Nous n'avons aucune donnée précise sur l'action du 42^e régiment d'artillerie, dont l'historique est des plus succincts, sur la *ferme du Chenois*. Ce qui est certain, c'est qu'une batterie de ce régiment, la batterie Schönfelder, en position dans le bois à l'ouest du château de Villemont, a été mise à la disposition du colonel Rashov ¹.

A 16 heures, les obus s'abattaient en trombe sur les bâtiments de la ferme, sur les 5^e et 6^e compagnies déjà décimées et sur la droite de la 10^e. Et cinq minutes plus tard, dans le crépitement fou de toutes les mitrailleuses en position, l'assaut général des 5 bataillons allemands déferlait au son aigre des fifres et au chant du *Deutschland über alles*, hurlé par des milliers de poitrines.

Les débris de la 5^e, submergés, sont bousculés. La 6^e tournée par sa gauche, lâche pied, de sorte que la 7^e et la 8^e, assaillies de front et de flanc, doivent se replier rapidement, pour éviter d'être enlevées. Le colonel Mazillier et le lieutenant-colonel Dudouis, qui étaient là, sont entraînés par le flot des fuyards.

¹ D'après un travail manuscrit du major *Allémann*, de l'armée suisse, sur le combat de Rossignol.

L'ennemi arriva ainsi aux premières maisons de *Saint-Vincent* mais y fut arrêté devant le cimetière qu'occupaient, avec la section de la 9^e qui y avait été laissée, un nombre imposant d'isolés venus un peu de partout.

Le commandement Bernard, en effet, inquiet de ne rien savoir de la droite de son bataillon, s'était porté de sa personne à la crête qui lui cachait la *ferme du Chenois*. Voyant la déroute du bataillon Savy, il a immédiatement couru au cimetière et y a rallié tous les groupes encore capables de combattre. Il s'agissait d'obtenir là une résistance assez efficace pour permettre à la première ligne de se dégager.

L'ennemi va faciliter cette manœuvre. Prudent, il ne poursuit pas son succès et il marque un temps d'arrêt, tandis que la masse du 2^e bataillon s'écoulait à travers *Saint-Vincent*.

(*Fin.*)

Colonel A. GRASSET.

